

Artothèque Idéograf

14, rue Ste Catherine 42000 St Etienne - France

+33 (0)6 20 51 81 00

mailto:artotheque-ideograf@orange.fr

www.artotheque-ideograf.com

Prêt d'oeuvres d'art – Livres d'artistes

également sur Facebook

Les entretiens réalisés avec les artistes, 5 questions/5 photos, tentent d'apporter un éclairage complémentaire en lien avec une exposition, une rencontre, une visite d'atelier...

Entretien avec Agnès Mariller

Agnès Mariller née en 1960 vit et travaille à St Etienne. Elle passe le DNSEP en 1983 à l'école des Beaux-Arts de St Etienne. Après un travail photographique qu'elle abandonne en 1996 Agnès Mariller se consacre depuis à la peinture.

Interview, Décembre 2011

Quel a été votre parcours artistique, y a-t-il eu des rencontres importantes qui ont jalonné ces années d'étude et de recherche artistique ?

J'ai réalisé mes études aux Beaux-Arts de Saint Étienne et obtenu le D.N.S.E.P en 1983. Je travaillais alors la photo. Déjà intéressée par le corps je pratiquais une lecture morcelée du corps, peut être en adéquation avec la photo qui est, pour moi, un travail de fragmentation du temps à travers ces différentes phases de réalisation. Je me cachais derrière une technique (la photo argentique) contraignante.

Ainsi je ne rentrais pas en relation directe avec la matérialité que ce soit celle du corps ou du médium, d'autant que j'utilisais un appareil 6x6 avec sa visée indirecte, par dessus.

Après une période entre parenthèses, de latence et de «procréation», la nécessité s'est imposée de construire un travail, une recherche. Mais cette fois en prenant la matière à bras le corps et le corps dans sa matérialité : être en prise directe, sans délégation.

Depuis 1996, je travaille donc la peinture. Linéarité du temps dans l'espace clos de l'atelier. Je travaille à l'échelle humaine dans des espaces commensurables : l'atelier, la toile.

Être dans l'intimité de la relation au modèle et dans l'obscurité rouge du labo puis passer à la solitude de l'atelier à scruter son propre reflet doit montrer de façon très explicite que je ne suis pas quelqu'un de rencontres, de groupes....

Alors dans le recoin de l'atelier, j'essaie d'être ouverte, en attention à l'extérieur : mon travail se veut une présence au monde, une in-quiétude, une in-tranquilité.

Plus que des rencontres je m'étaye, m'appuie. La peinture flamande du XV^e siècle, celle de Jenny Saville, Jean Rustin, les travaux de Cindy Sherman, Hannah Wilke sont quelque part en mémoire.

Plus que tout, être aux aguets, observer des plasticiens travaillant d'autres médiums, aussi, mais qui travaillent cette «objectivation du monde», s'extraient du monde pour le regarder et le dire, tels Kader Attia, Barthélémy Togo...



© : Agnès Mariller

Créez-vous des passerelles avec la philosophie, ou un autre domaine ?

Le livre, la lecture sont pour moi d'une importance primordiale.

J'ai beaucoup travaillé à partir des livres de Clément Rosset, la tragédie grecque, et bien sûr Lévinas en ce qui concerne le visage.

Je suis une obsédée du carnet, de la note : une phrase, un mot peuvent faire sens. De la même façon une image, particulièrement le cinéma peut entrer en résonance avec mon travail et l'ouvrir.



©: Isabelle Bernard/Artothèque Idéograf, « Atelier Agnès Mariller »

La figuration mène-t-elle à la narration ? De quoi l'image du corps est-elle symbole ?

J'essaie de ne pas utiliser la figuration comme une narration : chaque toile ne raconte pas une histoire, chaque toile n'est pas une nouvelle ! S'il y a narration, c'est sur la longueur du temps, de toile en toile et entre les toiles. Je redoute cette fascination que peut faire naître les images : veiller à ne pas créer une « apnée visuelle » (M-J Mondzain). D'ailleurs, le regardeur ne prête pas attention au titre qui pourtant induit.

Le corps devient un médium, vraiment dans le sens de ce passage entre intériorité et extériorité, un catalyseur d'une « sensation du monde ». Avec la représentation du corps, j'affirme une présence au monde. Étant mon propre modèle, outre l'aspect performatif de poser et de peindre à la fois, la répétition ad nauseam jusqu'au dégoût de cette représentation efface toute personnalité : la figure devient un sujet lambda, un quidam, exemple d'humanité. C'est pourquoi je refuse totalement la notion d'autoportrait.



©: Isabelle Bernard/Artothèque Idéographe, « Atelier Agnès Mariller »

Quelle est votre source d'inspiration ?

Être aux aguets, ouverte, bien que dans l'espace restreint et de l'atelier et de la toile. Tout peut faire émerger cette nécessité-là. À travers la basse continue de cette incarnation, de ce personnage, dans la spirale du recommencement, du même mais avec un certain décalage, tout peut être déclencheur : la rue, l'événement, l'histoire. J'observe aussi bien les tremblements du monde que l'humanité de mon quartier.

Plus qu'une inspiration, je développe une continuité, une pelote dont je dévide le fil.

« *Le moi de la représentation est le passage naturel du particulier à l'universel.* » Emmanuel Lévinas.

« *...ayant pitié et compassion de cette même condition nostre...* » Montaigne.



©: Agnès Mariller

Pourriez-vous nous raconter l'histoire d'un tableau (de la conception/réalisation) ? Y a-t-il une ou des peintures que vous n'avez jamais montrer par choix ?

Blocs, carnets, feutres 0,8, tampons encreurs : le rituel.

Le rituel de la retranscription de l'image qui émerge, a émergé parfois depuis plusieurs semaines voire plusieurs mois. Mettre en place le ou les personnages, voir si dans l'espace réduit de la feuille, l'esquisse jetée sur un bloc peut advenir. Je veille à tenir près de moi la toile vierge pour prendre la mesure de son espace.

Puis encore et encore travailler cette composition jusqu'à ce qu'il me semble que cela puisse tenir. À partir de là, je passe devant le ou les miroirs pour mettre au point quelques détails, avant de dessiner au fusain sur la toile tout en posant.

Laisser reposer, il faut y revenir avec l'oeil frais !

Après quoi, j'attaque l'huile : des jus tout d'abord. Après avoir mis en place les grandes masses, je m'attèle aux parties du corps. Scruter infiniment, la peinture devient alors un assemblage de touches, une abstraction.

La représentation est toujours source de doute immense, rien d'acquis.

Des questions beaucoup de questions à propos de la palette, de la touche.

Je fais *monter* chaque partie et le fond en parallèle afin qu'une stabilité, un équilibre puissent être trouvés.

En opposition à la matière déposée sur la toile, il y a mon corps en travail, le performatif de la pose, la crispation ; cette crispation fait partie du dispositif, ce ressenti, les limites qu'impose le corps bipolaire jouant à la fois sur l'antagonisme de poser et de peindre.

Du temps, beaucoup de temps, du temps de travail ou de latence.
Et que ce temps soit visible par l'intermédiaire des strates de peinture conjuguées avec les réserves sur la toile.

Quelques fois la toile se livre aisément, rarement. Le plus souvent, c'est un combat, dur. Je ne sais pas abandonner une toile mal engagée ou qui ne me satisfait pas : je veux toujours me battre, opiniâtre !

J'ai peur que détruire ne me montre une incapacité absolue et définitive de peindre : je retravaille ou détruis mais quand du temps s'est écoulé, longtemps après.



© : Agnès Mariller, « LES ENGLUEES »,
Installation : litanie de sept mots brodés sur soie, sept aquarelles et sept huiles sur toile, 2010

PRECIS SUBJECTIF

In-quiétude, in-tranquillité : j'utilise cette coquetterie de couper les mots afin d'appuyer sur le privatif in et l'absence qu'il dénote. Traduire par le mot et sa césure, un inconfort, perturber le sens.

In-carnation : la figure représentée tend à l'archétype. A travers l'utilisation de mon reflet, je veux rendre compte du général : cette représentation n'est qu'un exemple d'humanité. Je suis dans un rôle, une incarnation de personnage en quelque sorte.

Mais la peinture, elle, la matière picturale, je veux qu'elle travaille une in-carnation. Je cherche à entrer dans la chair, dans la viande. C'est pourquoi sur la toile apparaissent des différentes strates de matière comme les couches de muscles, graisse, peau. Cette stratification est aussi celle du temps et sur le corps et sur la toile.

Une peinture qui affirme sa tangibilité, sa rugosité : j'essaie de travailler cette acuité mêlant coulures de jus et affleurement de la touche voire en laissant apparaître l'apprêt, la nudité de la toile.

Travailler sur « l'extrême dessus de la viande vraie » (Régine Detambel).

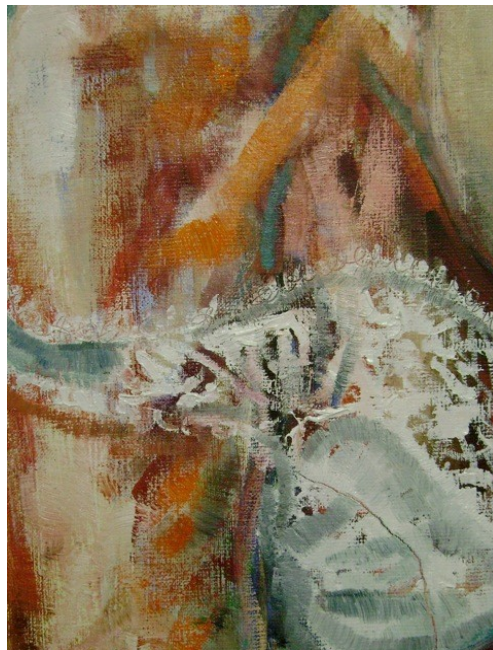


© : Agnès Mariller, *TENIR* (détail) 2010

Titre : le titre se donne, arrive en même temps que l'image est conçue. Si le titre ne s'est pas précisé de lui-même, en amont de la toile, bien avant sa réalisation, alors celle-ci restera non-nommée.

Le titre induit une lecture, tire vers une interprétation, détermine, pointe mais en même temps il reste discret et peu recherché par le regardeur. Chacun préfère sa propre lecture. Ce qui est parfois frustrant pour moi mais aussi peut éclairer une lecture non pensée, une ouverture.

Il est, pour moi, la marque de mon rapport aux mots.



© : Agnès Mariller, *SANS DESSUS-DESSOUS* (détail) 2011

Contact :

<http://agnesmariller.over-blog.net/>

Atelier

23 rue de la Mulatière

42100 St Etienne

Atelier ouvert les vendredis et samedis de 14h à 19h

Ou sur Rendez-Vous

tel 06.83.89.21.54

agnesmariller@wanadoo.fr

Propos recueillis par Isabelle Bernard.